

VÉRONIQUE OLMI

NOUS ÉTIONS  
FAITS POUR ÊTRE  
HEUREUX

roman

ALBIN MICHEL

« Nous étions faits pour être libres  
Nous étions faits pour être heureux. »

Louis ARAGON

« Toute la science du monde ne vaut pas  
les larmes des enfants. Je ne parle pas des  
souffrances des adultes, ils ont mangé le  
fruit défendu, que le diable les emporte !  
Mais les enfants ! »

Fedor DOSTOÏEVSKI

18 OCTOBRE 2012

Il est là, en face de moi, place des Abbesses. Il ne me voit pas. Le col de son manteau est relevé, il a mis ses gants de cuir brun, son écharpe Hermès. Les lumières du manège lancent des éclairs crus et colorés sur son visage, marquent ses cernes, et les rides à son front. Il lève parfois la main pour répondre au « coucou » de Chloé, assise sur un cheval de bois.

Il lui sourit, mais le manège a tourné, Chloé ne le voit pas, et son sourire devient nu, presque misérable sous les lumières flottantes.

Il va s'asseoir sur un banc de la place. Allume une cigarette. Il écarte les jambes, laisse ses bras tomber entre ses genoux, regarde quelque chose à ses pieds.

Ou ne regarde pas.

Le manège tourne toujours. Les enfants crient de joie et la brume flotte devant leur bouche, le vent soulève leurs cheveux, je pense à deux choses : ces enfants pourraient avoir une otite. Et aussi : je pourrais m'approcher de l'homme assis sur le banc et partir avec lui.

NOUS ÉTIIONS FAITS POUR ÊTRE HEUREUX

Encore une fois.

Mais le manège s'arrête, le tour est terminé.

L'homme écrase sa cigarette, quitte le banc pour aider sa fille à descendre du cheval de bois. Il lève la tête et me voit. Se fige. Son enfant à bout de bras. Son regard s'agrandit, l'air lui manque. Chloé s'agrippe à lui, lui tord le cou, tire sur ses épaules, son écharpe.

Je fais un signe de la main. Avant de m'en aller.

20 SEPTEMBRE 2011

La première fois. Bien sûr il faut raconter la première fois, même si on ne le sait pas. Ce jour-là, je ne savais pas que j'avais rencontré Serge, que cela s'était mis en marche. C'est après que cela se comprend, après que l'on se demande si l'autre nous avait vu, s'il avait senti quelque chose, on ne sait quoi, quelque chose de différent, comme quand on trébuche et que le sol nous apparaîtrait dans une autre perspective.

Ce que je savais ce matin-là, c'est qu'il faisait beau. Le ciel donnait envie de courir. J'ai aimé remonter la rue Lepic dans cette lumière fraîche d'automne, le jaune pâle sur les murs, la couleur des raisins aux étals. Il était presque 10 heures, je grimpais vers la rue de l'Abreuvoir, en jean et baskets, ainsi que je m'habille toujours pour travailler, ma mallette à la main.

Arrivée à la porte en bois du numéro 8, j'ai sonné à l'interphone, « C'est Suzanne, l'accordeuse », Lucie a

répondu de sa voix aiguë et polie, et elle a ouvert. Peut-être n'aurait-elle pas dû. J'ai poussé la porte et me suis heurtée à un type dont l'après-rasage sentait fort, mais allait bien avec le costume trois pièces, l'air pressé et contrarié. Il m'a regardée des pieds à la tête en un éclair, ma tenue de plombier, m'a envoyé un sourire contraint d'homme poli et en retard, s'est écarté pour me laisser passer.

Sa femme m'attendait sur le perron.